

## 15. Des hommes sur la frontière

Récit patois-français d'un paysan-horloger des Bioux sur la retraite des troupes du Général Bourbaki en février 1871. Mis en page et illustré par Michel Freymond de La Coudre. Possibilité de souscrire à sa réédition.

- A te que z'ein!

l'ant bouâilâ vé lè trâi z'hâore quauque bouïbo que dzâoquâvant su la tserrâire.  
De cé, de lé, pè dévant lè ferme, nouîtrè dzein sè sant branquâ.

On vayâi su lo bllian de l'hivè, onna longua fela nâira d'homme et de bête  
que tsemenâvant, du L'Orient vè Lè Bioux. Cein piotounâve prâo pllian, à  
s'ébahî se l'allâve po dè bon. Mâ aprî onna vouârba s'è bin yu que cein bazotâve  
bré et tsambe sein dècessâ, que cein piatâve tot parâi contro tsî no, ein  
andaleint quemeint on pucheint mele-patte.

Quant l'è z'u que s'étant rapproutsî, on a yu qu'ein avant-gârda vegnant  
quatro sordâ suisse et on sergeint; ein aprî, onna dyízanna de moulet que n'irant  
pllie que dâi carcan tot eincrotalâ. Lè z'homme que lâi montâvant allâvant  
clieinnâ, mouet. Et mordiou, quin spetàclio, quinna miséra su stâo coo...

Dâi ruffian, dâi guieu, vo dio! Dâi vesâdzo à vo z'èpouâiri, lè djoûte  
crâose so lè pâi de barbe maunette, lè get tant einfonci dein lâi tsergne que  
seimblyant dâi revegneint! Dâi fou d'outse einfarattâ, coffè et cantsâo, que  
pidâvant dévant la moo...

L'irant dâi sordâ de l'einteindeince; stisse avoué on solâ et on sabot,  
stosse avoué pi dou tsaussion que l'avant pèsu lè talon, on outro ein costume  
dèfreguelyî et ravaudâ avoué dâi feçalle...



Lo lutenien d'artillerî  
que chèvâi l'avâi lè pi dein  
dâi crouïe choquè, lè tsausse  
dègourchè tant qu'âo dzenâo  
et dâi bocon de patte  
einvortolyî sù lè tsambe.

Cliâoque qu'allâvant  
à pi n'irant pllie que dâi  
z'ombro de sordâ; fasant  
mé accrâire à dâi galapiat  
qu'à dâi sordâ!

Dyâbe lo pas que stâo coo l'irant tréti affautî et mafî à s'êtèdre.  
Martsîvant arenâ, la mena sombra, sein dèpondre et sein dèvesâ. On oûyâi que  
lè pi que piotounâvant dein la nâi et quauque yâdzo lè toussaïe et lè  
ranquemalâie dâi coraille malârde. Lâi ein avâi que s'appoyant su on chèton,  
dâi z'autro que cantsîvant avoué onn' espèce de bequelye de câodrâ, ein traîneint  
dâi quiette de trîdzo que l'avant mé de terra que d'ètoffo.

Lè carlette rodze l'irant tote gresassûve, et dèso lè capote se vâyâi dâi  
patte coffè et einsagnolâie. Cein l'étâi d'on èpouâirâo à vo balyî la pi d'oûyo.  
Pè cé, pè ice, lâi ein avâi ion que châisâi ein se crampoûneint âo bré d'on  
camerârdo mein affautî.

De ma viâ se l'è cein yu!

So lè grelande et lè vesâdzo détsernâ se catsîve on outro vesâdzo que tsî  
no nion n'a oncô z'u yu: la guerra.

- En voilà !

ont crié vers les trois heures quelques gamins qui guettaient sur la route. Deci, delà, nos gens sont sortis et se sont plantés devant les fermes.

On voyait, sur le blanc de l'hiver, une longue file d'hommes et de bêtes qui cheminaient de l'Orient vers Les Bioux. Ça piétinait lentement, à se demander si ça avançait vraiment. Mais en regardant un moment, on a bien vu que ça ballottait bras et jambes, ça marchait quand même vers chez nous, en ondulant, comme un grand mille-pattes.

Une fois qu'ils se furent rapprochés, on a vu qu'en avant-garde venaient quatre soldats suisses et un sergent ; derrière, une dizaine de mulets qui n'étaient plus que des squelettes de canassons, tout encrottés. Les hommes qui les montaient allaient, muets, affalés sur leur monture. Et mordieu, quel spectacle, quelle misère sur ces gaillards ...

Des bandits, des gueux, je vous jure ! Des visages à vous épouvanter, les joues creuses sous les poils de barbe crasseux, les yeux si enfoncés derrière les cernes qu'ils avaient l'air de revenants ! Des épouvantails enchiffonnés, sales et écopés, qui marchaient traqués par la mort ...

C'étaient des soldats de l'intendance ; celui-ci avec un soulier et un sabot, celui-là avec seulement deux chaussons qui n'avaient plus de talons, un autre dans un costume déchiré et ravaudé avec de la ficelle ...

Le lieutenant d'artillerie  
qui suivait avait les deux pieds  
dans des « croufes » socques, les  
pantalons effilochés jusqu'aux  
genoux et des lambeaux de pattes  
enroulés autour des jambes.

Ceux qui allaient à pied  
n'étaient plus que des ombres de  
soldats ; ils avaient plus l'air de  
vagabonds que de soldats !

De toute évidence, ces hommes étaient tous affamés et affaiblis, prêts à tomber d'épuisement. Ils marchaient, fourbus, la mine sombre, l'un derrière l'autre, sans parler. On n'entendait que les pas qui piétinaient la neige et parfois la toux déchirante des poumons malades. Il y en avait qui s'appuyaient sur un bâton, d'autres qui boîtaient avec une espèce de béquille de coudrier, en traînant des guêtres de triège qui portaient plus de terre que de tissu.

Les casquettes rouges étaient grisâtres, et des tuniques dépassaient des pansements sales et ensanglantés. C'était d'un épouvantable à vous donner la chair de poule. Par ci, par là, il y en avait un qui suivait en se soutenant au bras d'un camarade plus vaillant.

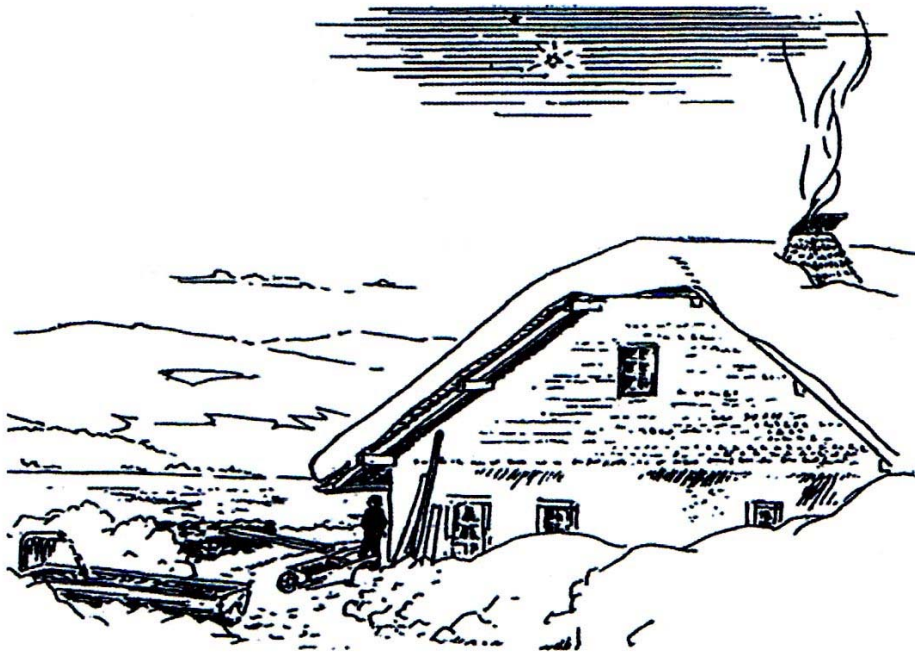
De ma vie, je n'ai jamais ça eu vu !

Sous ces guenilles et ces visages décharnés se camouflait un autre visage que chez nous personne encore n'avait vu en face : la guerre.

**Illustrations :** couverture en couleur – dessins intérieurs en noir/blanc.



Proche de la chapelle.



Notre Combe est toute tranquille, bien quiète...



Le Jean-Maurice dit qu'ils arriveront par la route de Mouthe, moi je suis prêt à parier qu'il y en a qui viendront par le Risoux, parce que sur la route de Mouthe, les Prussiens les descendront bien trop facile !



Ils se sont installés devant la maison et ont bûfré ric-rac tout ce qu'on avait mis à cuire : soupe, pain, pommes de terre, légumes et lard. Après une heure de répit, ils se sont remis en route ; et il a bien fallu recommencer pour ceux qui suivaient, pour le moins cinq à six cents gaillards, tout au long de la soirée.